

HARMONY KORINE

Avec « Auto-Psy », *Chronic'art* dissèque l'œuvre d'un artiste, à travers ses influences, ses mentors et ses marottes. Aujourd'hui, plongeons dans la boîte crânienne d'Harmony Korine.

GUCCI MANE

Idole du cinéaste, le rappeur tatoué d'Atlanta endosse dans *Spring Breakers* son premier rôle au cinéma, celui d'un gangster armé jusqu'aux dents – rôle qu'il tient aussi dans la vraie vie. Après que son concurrent Young Jeezy l'a accusé d'avoir un pète au casque, Gucci Mane a récemment riposté par un clip sur YouTube dans lequel il énumère ses bijoux en or avant de rapper un truc du genre : « *Les bouffons n'arrêtent pas de douter / Ils savent qu'ils sont censés me couronner.* » Autant dire que la battle à laquelle se livrent Booba et la Fouine, à côté, c'est de la flûte à bec.

DISNEY

En débauchant trois comédiennes estampillées Disney, Korine prend un malin plaisir à écorner l'image lisse de la *girl next door* telle que la renvoient les comédies familiales. Lors de sa conférence de presse, il se réjouissait de pervertir ainsi le monde sucré de la pop-culture et ses mirages hédonistes : « *Dans la vraie vie, ces filles incarnent le rêve, l'idéologie pop. Je trouvais ça marrant de les pousser vers une autre réalité, vers quelque chose de plus sinistre, de plus dingue.* »

RIFF RAFF

Rappeur blanc au look improbable et au flow de rottweiler enrhumé, Riff Raff est devenu une icône pop en présentant un show de télé-réalité sur MTV. Ses clips déconneurs postés sur YouTube ont connu un succès instantané qui lui a valu d'être étiqueté « *The most viral human being in music* ». James Franco l'a pris comme modèle pour son allure de *pimp* en toc et son attitude de *bad boy white trash*, emblème d'un consumérisme sans foi ni loi.



Depuis *Kids*, le film de Larry Clark dont il avait écrit le scénario en 1995, Harmony Korine a connu des hauts et des bas. *Spring Breakers* signe son retour en force, doté cette fois-ci d'un casting hollywoodien et d'un budget nettement plus conséquent. Détournant les codes du *teen movie* et du film d'exploitation, *Spring Breakers* dresse le portrait d'une Amérique décadente et psychotique, où sexe, drogue et liasses de dollars font bon ménage. **Par Julien Bécourt / Photo : Kenneth Cappello**
Spring Breakers - en salle le 06.03.13

BRITNEY SPEARS

Britney Spears occupe une place à part dans la bande-son de *Spring Breakers*. Son tube *Hit Me Baby One More Time*, entonné dans un vertige éthylique, y revêt implicitement une connotation sinistre. Et lorsque James Franco se fend d'une reprise au piano d'*Everytime* sur un ballet d'AK-47, le film atteint l'acmé d'un burlesque tragi-comique. *Spring Breakers* est à l'image de la pop star : tout débute ici comme un clip MTV pour sombrer graduellement dans la déviance la plus nihiliste. Et le rêve pop de fondre comme neige au soleil...

RUSS MEYER

Harmony Korine a eu l'idée de départ de *Spring Breakers* en imaginant un gang de braqueuses en bikini, le visage recouvert d'un masque de ski : une vision qui aurait pu sortir d'un film de Russ Meyer transposé dans la Floride des années 2010. Ce *crew* de bimbo assoiffées de fun et de violence n'est pas non plus sans rappeler les chauffardes vengeresses du *Boulevard de la mort* de Tarantino, qui n'était finalement qu'un remake customisé de *Motor Psycho*. L'un dans l'autre, les mâles alpha en prennent pour leur grade.

CAMERON JAMIE

Ami de longue date d'Harmony Korine et influence inavouée, l'artiste-plasticien Cameron Jamie partage la même fascination pour les sous-cultures populaires et les rites initiatiques qu'elles génèrent. L'un comme l'autre esquissent à leur manière une mythologie de l'Amérique contemporaine à travers ses bas-fonds, ses *self-made men* et ses populations déclassées. Ou comment le rêve américain révèle sa face cauchemardesque.

WERNER HERZOG

Mentor et complice, le réalisateur d'*Aguirre* campe un père schizophrène dans *Julien Donkey-Boy* et un prêtre non moins barré dans *Mister Lonely*. Herzog et Korine ont en commun une poésie de la démesure, en empathie avec des personnages excentriques, sociopathes ou laissés-pour-compte. Mais là où Herzog esquive tout rapport frontal à une pop-culture qui lui est étrangère, Korine en rajoute une louche : la violence et la dépravation s'y extériorisent dans un trip sensoriel qui outrepassa la vulgarité.

LARRY CLARK

Père spirituel d'Harmony Korine, Larry Clark lui a ouvert les portes du cinéma en tournant son premier scénario : celui de *Kids*, qui sera suivi dix ans plus tard par une nouvelle collaboration sur *Ken Park*. On retrouve chez Larry Clark tous les ingrédients de base des films de Korine : une jeunesse en déshérence, à la fois déboussolée et autosuffisante. Si ce n'est que Korine opte pour une forme qui fonde la réalité dans l'hallucination, comme si ses personnages perdaient peu à peu toute prise avec le réel.

PAUL MCCARTHY

L'influence de l'artiste-performer américain Paul McCarthy est flagrante chez le réalisateur, dont les films procèdent de la même stratégie de l'excès : amplification outrancière du consumérisme le plus obscène, réappropriation de l'industrie du cinéma, détournement du vernaculaire pop et de ses mythologies. Dans *Trash Humpers*, son film le plus expérimental, il allait même jusqu'à se réapproprier les postures lubriques et les masques de vieillards dont l'artiste est coutumier.